

Sports → Arts martiaux

SANDA ■ Rencontre avec une famille pleinement investie pour les "France", à Limoges, ce week-end

Jamais d'émois chez les Moua

Patriarche d'une grande famille qui a fui le Laos, puis la Thaïlande, Yia Moua, vice-président de la Fédération française de kung-fu, organise les championnats de France, à Limoges (au dojo Robert-Lecomte), ce week-end. L'occasion de revenir sur son parcours ainsi que la réussite de sa famille.

Kevin Cao
kevin.cao@centrefrance.com

Il est planté là, au milieu de la salle. Comme un punching-ball, Yia Moua encaisse les coups. Sans bouger. Sans broncher. La scène est étonnante, l'image, saisissante. Ce tableau en dit long sur le personnage. Sur sa vie, sur son parcours. Sur son passé, surtout.

Un passé qui ressemble à beaucoup d'autres. Ici, à Limoges. Mais également en Limousin, en France ou aux États-Unis. Cette histoire qui s'est répétée dans des milliers de familles asiatiques. Déchirées par la guerre, arrachées à leurs racines, éparpillées aux quatre vents. Obligées de quitter, pour beaucoup, l'opulence, une belle maison, un grand jardin, pour se retrouver sans rien. Seules face à un monde nouveau. Sans repères. Sans armes.

« On faisait des meubles avec des cagets »

« On est arrivé en Haute-Vienne, à Beaubreuil, en

"FRANCE"

Sansong et Pierre seront en lice pour les championnats de France de sanda, ce week-end. Leurs avis sur ces combats à domicile.

Pierre
« Je suis content que ça se passe chez moi. Cela correspond à une envie de développer la discipline sur Limoges. On a envie de montrer aux politiques qu'il y a beaucoup de jeunes de talents et un vrai potentiel ici ».

Sansong
« Je suis, moi aussi, heureux que cela se déroule à Limoges. Je vais faire de mon mieux pour représenter la ville et la Région. Je ne ressens pas de pression particulière. On va simplement montrer ce que notre père nous a appris, son savoir-faire ».



FAMILLE. Ndjoua, Yia, Kao, Pierre et Sansong (Vang et Paly étaient absents) forment une famille unie et soudée. PHOTO BRIGITTE AZOPARD

1979, se souvient Yia Moua. On ne parlait pas français, on ne savait pas faire fonctionner un disjoncteur. Lorsqu'on s'est retrouvé dans notre appartement sans eau et sans électricité, on était désemparé ». À ses côtés, sa femme, Ndjoua, ajoute dans un souffle : « On n'avait rien, on était obligé de récupérer des cagets pour faire des meubles. Ils n'en diront pas plus. Par pudeur.

« Nos parents sont épanouis »

Leur fille, Kao, glissera simplement : « Mon père a commencé à travailler à 17 ans comme simple ouvrier. Il est désormais dans le pôle création d'une entreprise de porcelaine. Aujourd'hui, nos parents sont épanouis dans leur vie professionnelle (sa

mère travaille également dans la porcelaine), privée et sportive ».

Car, si le couple Moua a grimpé dans l'ascenseur social en appuyant sur les boutons travail, rigueur et discipline, il s'est également construit grâce au sport. Dépaysé lors de son arrivée en France, il s'en est servi comme d'un repère, d'un guide. Dans leur volonté d'établir un lien entre leurs racines et la nécessité d'intégration, le sanda, art martial chinois, a été un élément déterminant. « C'est une tradition de famille, on naît tous dedans », explique Yia.

Il s'attache ainsi, dans un premier temps, à pratiquer sa passion et à transmettre son savoir-faire. Très vite, Yia obtient le statut de maître (1994) et

fonde son propre club (Kung-fu Traditionnel Chinois de Limoges). Puis, sans leur forcer la main, mais sans les freiner non plus, Yia s'attelle à transmettre son héritage à ses cinq enfants. « Ils forment la cinquième génération de pratiquants », avance-t-il avec fierté.

"Pourquoi pas nous?"

L'aîné, Vang, est le premier à faire parler de lui. « Lorsqu'il a obtenu son premier titre de champion de France, ça nous a tous motivés », témoigne Sansong. Les autres suivent ainsi rapidement. Même les deux sœurs. « Dans la culture asiatique, les sports de combat ne sont pas faits pour les femmes. Elles doivent plutôt faire le ménage, la nourriture, etc. Mais, étant donné qu'on a grandi avec la culture

française, on s'est dit, avec ma sœur : "Pourquoi pas nous?" », détaille Kao.

À 14 ans, Paly et Kao enfilent ainsi leurs tenues de combat. Et, au même titre que leurs frères, elles portent leur nom tout en haut de l'affiche. Sur la scène nationale, d'abord. Sur la scène internationale, ensuite, avec plusieurs sélections en équipe de France.

À chaque fois, à chaque combat, la fratrie Moua n'oublie pas d'où elle vient. Elle s'appuie sur les valeurs inculquées par ses parents pour gagner, pour réussir. « On a fait beaucoup de sacrifices, on a beaucoup travaillé pour en arriver là », glisse Sansong. Sous la coupe de leur entraîneur de père, les enfants s'appliquent à respecter la philosophie de leur sport et la devise

PALMARÈS

Vang

Né le 22/03/1979, catégorie : - 65 kg. 14 fois champion de France, 12 fois champion d'Europe, vice-champion du monde, champion intercontinental, 2 fois champion de France de kick-boxing. 160 combats, 82 KO.

Sansong

Né le 09/01/1981, catégorie : - 70 kg. 8 fois champion de France, 5^e au championnat du monde. 60 combats, 25 KO.

Paly

Née le 02/01/1982, catégorie : - 70 kg. 3 fois championne de France, 2 fois vainqueur de la Coupe de France.

Kao

Née le 24/12/1982, catégorie : - 56 kg. 2 fois championne de France, 2 fois vainqueur de la Coupe de France.

Pierre

Né le 31/12/1987, catégorie : - 65 kg. 3 fois champion de France, 3 fois vainqueur de la Coupe de France, meilleur combattant de l'année de free-fight 2011. 61 combats, 42 KO. ■

de leur famille : « Toujours avancer, ne jamais revenir en arrière ».

« On fait ça par plaisir, pas par reconnaissance »

Aujourd'hui, avec Sansong au crépuscule de sa carrière et Vang, Paly et Kao à l'arrêt, Pierre en demeure le garant. À 24 ans, et malgré un impressionnant palmarès (61 combats, 42 KO), il assure ne pas courir après les lauriers. « Je fais du sanda par plaisir, pas par reconnaissance. Dans la famille, on a tous ça dans le sang. On n'a pas besoin de médailles et lorsqu'on en obtient, on ne veut pas le crier sur tous les toits. Mon seul but est de représenter au mieux ma famille », commente-t-il posément.

Avant de conclure, du bout des lèvres : « Je sais tout le mal que mes ancêtres se sont donnés pour nous. Sans eux, on n'en serait pas là. Merci ». Un hommage qui prend tout son sens lorsqu'on sait que les Asiatiques expriment rarement leurs sentiments. ■